

compagnie de nuit comme de jour

OU EN EST LA NUIT ?

d'après *Macbeth* de Shakespeare

mise en scène Guillaume Béguin

création Mars 2017

au Théâtre de Vidy *Lausanne*

tournée Mars – avril 2017

au Théâtre Populaire Romand *La Chaux-de-Fonds*

à la Comédie de Genève

www.denuitcommejour.ch

REVUE DE PRESSE

Le Temps Sortir	18 mars 2017
Le Matin Dimanche	19 mars 2017
24 Heures	23 mars 2017
24 Heures	24 mars 2017
Le Temps	24 mars 2017
Culturadio	26 mars 2017
RTS La Première Vertigo	29 mars 2017
Le Courrier	30 mars 2017
Arcinfo.ch	30 mars 2017
Scènes Magazine	avril 2017
Le Temps Sortir	1 ^{er} avril 2017
Léman Bleu Le Journal de la culture	6 avril 2017
Tribune de Genève	7 avril 2017
RTS Espace 2 Culture au point	7 avril 2017
L'Atelier critique	8 avril 2017
La Cité	mai 2017

Spectacles

Où en est la nuit?

Guillaume Béguin est fasciné par les limites de l'homme dit civilisé. Dans *Le Baiser et la Morsure*, une création de 2013, le metteur en scène romand montrait comment de grands singes devenaient humains et comment, développant la parole, ils butaient sur des difficultés de langage et de communication. Parfois, les mots ne savent pas dire... Dans *Où en est la nuit?*, libre interprétation de *Macbeth*, de Shakespeare, Guillaume Béguin continue à questionner une humanité bancale qui, à force d'égoïsme, ne sait pas comment progresser. *Macbeth*, dit-il, est «un être perméable à ce qui l'entoure, débordé par son imagination, connecté au monde à travers une sensibilité exacerbée. Et dont le rapport amoureux et sensuel à lui-même et à son environnement contient sa propre destruction.» Un *Macbeth* ultra-contemporain qui écoute trop, se laisse porter par l'instant et n'assume rien? Réponse à Vidy, dès mercredi. ● M.-P. G.



(FATMAN)

LAUSANNE. Théâtre de Vidy.
Du 22 au 26 mars. www.vidy.ch

Guillaume Béguin plonge dans la nuit de Shakespeare

Théâtre Le metteur en scène présente «Où en est la nuit?», relecture personnelle mais respectueuse de «Macbeth», dans le cadre du «Programme commun» des scènes lausannoises. Portrait d'un quadra curieux.

Mireille Descombes

Guillaume Béguin aime les images fortes presque autant que les mots. Beaucoup de Lausannoises se souviennent, même sans avoir vu le spectacle, de la saisissante affiche annonçant «Le baiser et la morsure»: une tête de gorille qui défiait les passants avec des yeux d'homme. La pièce, une création s'interrogeant sur la sauvagerie et les fondements de l'humanité, était jouée – il faudrait dire incarnée – par des comédiens métamorphosés en grands singes.

Cette saisissante performance remonte à 2013. Depuis, Guillaume Béguin, quadragénaire inquiet à la silhouette adolescente, est revenu régulièrement sur les scènes romandes avec des spectacles parfois déconcertants, toujours singuliers. Il présente, dès le 22 mars, sa nouvelle création au Théâtre de Vidy (puis au TPR à La Chaux-de-Fonds et à la Comédie de Genève). Inscrite à l'affiche du Programme commun, «Où en est la nuit?» propose une relecture personnelle mais respectueuse de «Macbeth» de William Shakespeare.

Rencontré à la pause de midi, dans le foyer du théâtre lausannois, Guillaume Béguin a la ferveur des timides habitués par leur art. Il est de ceux qui associent le théâtre à la quête du sens de la vie, de leur vie. À l'origine de cette passion, pas de prédisposition précoce, mais un terreau fertile dans lequel le désir a pris corps. «Parmi mes ancêtres, résume-t-il, on trouve des ouvriers horlogers et des intellectuels, mais surtout des individus au parcours atypique, des gens qui ont essayé d'échapper à leur destin.»

Né en 1975 à La Chaux-de-Fonds, ce fils d'artisans un peu babas cool – par la suite sa mère deviendra professeur à l'université – a le sentiment d'appartenir à la «queue d'une époque». «J'ai eu des parents qui se sont beaucoup révoltés contre leurs propres parents. Du coup, je n'ai pas eu à le faire. En gros, quand je suis arrivé au monde, toutes les révoltes avaient déjà été faites», relève-t-il comme à regret.

Ce grand lecteur se souvient aussi de n'avoir lu, enfant, que des bandes dessinées. Pas très scolaire, il traînait souvent dans l'atelier de son père ébéniste qui réalisait parfois des décors de théâtre. Mais c'est plus tard, au gymnase, dans le cadre du groupe théâtral dirigé par un professeur de français – et où il côtoie un autre futur metteur en scène chaux-de-fonnier, Robert Sandoz – qu'il se confronte pour la première fois à la scène. Il ne rêve pas pour autant de devenir professionnel, contrairement à d'autres de ses amis. C'est un peu par mimétisme qu'il se présente lui aussi au Conservatoire de Lausanne où il est reçu. Il en ressort diplômé en 1999. Puis, pendant dix ans, il «fait l'acteur», comme il dit, et codirige un collectif de comédiens, le Collectif Iter.

Dix spectacles en dix ans

Son apprentissage de la mise en scène? «Je l'ai fait comme spectateur, en allant à Paris, au Festival d'Avignon ou au Kunstenfestival-desarts de Bruxelles.» En 2006, Guillaume Béguin crée la Compagnie de nuit comme de jour. Un an plus tard, il porte à la scène un roman de Jon Fosse, «Matin et soir». L'univers mutique et sombre de l'écrivain norvégien semble particulièrement lui convenir. Pas la suite, il va mettre en scène deux autres de ses textes, dont «Le manuscrit des chiens III», un très bon spectacle pour enfants.

Depuis 2006, Guillaume Béguin et sa compagnie ont créé plus d'une dizaine de spectacles. Un défi pour quelqu'un qui se dit plutôt lent. «Oui, je suis à maturation très lente, sourit-il. Je répète toujours mes



Dans «Où en est la nuit?» (ici en répétition), Guillaume Béguin reprend le personnage de Macbeth, un homme qui écoute les sorcières et réalise leur prophétie.



«Je suis à maturation lente. Je suis incapable de monter un spectacle en cinq ou six semaines comme cela se fait d'ordinaire»

Guillaume Béguin, metteur en scène

spectacles pendant trois mois. J'ai besoin d'en faire plusieurs versions avant de trouver la bonne, celle qui me convainc vraiment. Je suis incapable de monter un spectacle en cinq ou six semaines comme cela se fait d'ordinaire.»

Définir ce qui caractérise son théâtre lui semble en revanche difficile. La présence des animaux, une façon quasi obsessionnelle de marier l'ombre et la clarté, une certaine fascination pour la violence et la cruauté? «Ce qui m'intéresse, c'est effectivement de questionner l'humain, ses fondements, ses limites, bref toute la question de

la sauvagerie ainsi que le rôle de l'imaginaire dans la formation de notre identité.»

Ces thèmes, Guillaume Béguin les explore aujourd'hui à travers la figure de Macbeth, l'histoire d'un homme qui écoute les sorcières et réalise leur prophétie. Avec la complexité de sa femme, ce général victorieux tue le roi et accède au trône, mais alors le monde entier devient suspect à ses yeux. Guillaume Béguin fait de lui un être perméable à ce qui l'entoure, connecté au monde à travers une sensibilité exacerbée et finalement stérile. «Macbeth est d'abord un immense poète, précise-t-il. Il a une incroyable faculté à créer

Trois mises en scène de Guillaume Béguin



«Autoportrait» d'Edouard Levé (2010)
«Edouard Levé s'est suicidé en 2007. Deux ans plus tôt, cet écrivain et artiste conceptuel français publiait son «Autoportrait» en 1600 phrases, un texte laconique et drôle où il fait l'inventaire de lui-même. Quand on le lit, c'est assez frappant, on se reconnaît dans les deux tiers de ses phrases. Cela montre à quel point l'identité repose sur quelque chose de mouvant. Dans ma mise en scène, j'avais réuni cinq acteurs pour travailler, justement, sur cette idée de la fragmentation de l'identité, fragmentation que l'on retrouvait dans le traitement de l'espace.»



«Le baiser et la morsure» (2013)
«Pour cette création de plateau qui met en scène de grands singes et interroge la question de la sauvagerie, nous avons collaboré avec un éthologue qui nous a expliqué comment fonctionnaient les sociétés de primates. Nous avons aussi beaucoup fréquenté les zoos. C'est, je crois, un des moments où j'ai le plus appris sur l'homme. Cette pièce m'a beaucoup libéré comme metteur en scène. Elle m'a obligé à travailler d'abord sur le geste, à chercher à rendre les choses théâtralement intéressantes même sans récit.»

Royal Programme commun

«Programme commun» réunit plusieurs scènes lausannoises (Vidy, Arsenic, Sévelin, Cinémathèque, etc.) pour dix jours de spectacles tous azimuts, disposés en escalier, de manière à pouvoir passer de l'un à l'autre. Des créations théâtrales (le grand Romeo Castellucci inspiré par Toqueville, Vincent Macaigne en performance), des reprises de grands succès suisses (Milo Rau et «Les 120 journées de Sodome», le «Nachlass» de Rimini Protokoll), beaucoup de danse (Philippe Saire dans «Cut», Gilles Jobin dans «Força forte», mais aussi Daniel Léveillé, Lorena Dozio ou Maud Le Pladec); c'est un menu hautement contemporain, de haut lignage, qui comprend encore des expos, des échanges avec des metteurs en scène et deux fêtes, d'accès gratuit.

«Programme commun», du 23 mars au 2 avril

des images. Il est d'ailleurs le seul héros shakespearien qui s'exprime uniquement en vers. Je voulais montrer comment il utilise cet imaginaire pour accéder au pouvoir. Pour moi, les sorcières n'existent en effet que dans son esprit. Macbeth ne sait toutefois que faire de toute son énergie, énergie notamment sexuelle et amoureuse. Il la retourne donc contre lui, il l'utilise pour se détruire.»

Avec «Où en est la nuit?» – une question qui revient à plusieurs reprises dans la pièce de Shakespeare – Guillaume Béguin propose un montage intégrant des éléments tirés des «Sonnets» et d'autres pièces de l'auteur. «Mais j'ai conservé les 85% du texte original», insiste-t-il. Le décor a été conçu comme «une boîte mentale, une boîte à créer, une boîte à faire surgir des personnages imaginaires». Guillaume Béguin nous demande cependant de ne pas en dire plus, histoire de ménager la surprise. Rassuré, il termine son café et s'en va rejoindre ses comédiens pour un long après-midi de répétition. ●

À voir

«Où en est la nuit?», d'après William Shakespeare. Adaptation et mise en scène de Guillaume Béguin. Lausanne, Théâtre de Vidy, du 22 au 26 mars. La Chaux-de-Fonds, TPR, le 30 mars. Genève, Comédie, du 4 au 9 avril.



«Villa Dolorosa» de Rebekka Kricheldorf (2015)
«Cette pièce est une réécriture des «Trois sœurs» de Tchekhov, un tableau grinçant et décalé de la société occidentale contemporaine. Ce spectacle fut pour moi extrêmement libérateur. Je suis en effet quelqu'un d'assez sombre, plutôt attiré par des thématiques violentes, voire un peu glauques. Or il s'agissait là d'une comédie. Il fallait en outre travailler très rapidement – ce spectacle était une commande. J'avais toujours eu envie de monter Tchekhov, mais je ne trouvais pas l'angle d'attaque. Là, il était donné. C'était parfait.»

Théâtre Macbeth à Vidy



STEEVE IUNCKER

Le metteur en scène Guillaume Béguin pensait s'inspirer du *Macbeth* de Shakespeare pour son nouveau spectacle *Où en est la nuit?* Le Romand finit par en donner une version suffisamment fidèle pour revendiquer 80% du texte original. Dans sa première incursion dans le grand répertoire, il affronte un bloc d'ambition, lézardé par les fantasmes, la paranoïa. «Pour moi, les sorcières n'existent que dans son esprit, confessait-il au *Matin Dimanche*. Macbeth ne sait toutefois que faire de toute son énergie, énergie notamment sexuelle et amoureuse. Il la retourne donc contre lui, il l'utilise pour se détruire.» - (bs)

Lausanne, Théâtre de Vidy

Jusqu'au di 26 mars

Rens.: 021 619 45 45

www.vidy.ch

Le Macbeth de Béguin n'assassine hélas pas le sommeil

Critique A Vidy, le metteur en scène romand se demande «Où en est la nuit?» après Shakespeare et se perd un peu dans les ombres malgré un génie plastique.



Par Boris Senff 23.03.2017

La pièce

Lausanne, Théâtre de Vidy

Jusqu'au di 26 mars.

Durée: 2 h 45

Rens.: 021 619 45 45

www.vidy.ch

«Où en est la nuit?» se joue sur les degrés du délire parano.

Image: DR

Macbeth le régicide entend des voix: «Le sommeil est mort», «Macbeth assassine le sommeil». S'emparant du classique shakespearien, Guillaume Béguin ne chasse, lui, pas toujours la somnolence de l'esprit du public. Mercredi à Vidy, la première d'*Où en est la nuit?*, spectacle d'après le grand Will, commençait par se chloroformer à la pénombre, d'abord avec un prologue assez obscur enraciné dans la parricide mythologie grecque, puis une virée dans le noir de Macbeth, général du roi d'Ecosse – qu'il ne va pas tarder à tuer dans son lit.

A chaque fois, les trouvailles visuelles s'avèrent saisissantes: jeu de projections live, apparitions flottantes. La scénographie exploite à merveille un grand escalier où se jouent les degrés de l'horreur, de l'irréalité. Cette maîtrise plastique permet à Guillaume Béguin de faire rejaillir l'intériorité de Macbeth le délirant. Mais la séquence entourant le meurtre, trop longue, ajoute de la confusion à celle déjà thématifiée et s'enlise dans une atmosphère fantasmagorique, morbide mais indistincte.

Si la démarche a un sens, elle se perd dans la durée. C'est d'autant plus dommage que la dernière partie du spectacle, rythmée par d'autres inventions visuelles et les lumières de l'altérité – incarnée par les personnages s'opposant au meurtrier devenu roi à son tour – permettent enfin de saisir, dans une logique de contrastes, le sens d'une nuit qui ne se dissipe pas toujours au profit de la pure raison. En costard ou dans le fracas électrique de la guitare, le bruit et la fureur se répètent. (24 heures)

Créé: 23.03.2017, 14h06

A Vidy, Macbeth erre au pays des ombres

SCÈNES Premier spectacle de Programme commun, «Où en est la nuit?» propose un «Macbeth» fantomatique. Intéressant, mais frustrant aussi. La manifestation culturelle lancée jeudi se déploie dans six lieux à Lausanne

MARIE-PIERRE GENÉCAD

Et si Macbeth était un enfant égaré dans un château bien trop sombre et trop grand? Un petit garçon contraint à de viles actions et qui, harcelé par ses monstres nocturnes, fait et refait cent fois le compte de ses effrois? A Vidy, c'est ce fil que tire Guillaume Béguin dans sa relecture de la tragédie. Dans une nuit de théâtre, au milieu d'une assemblée de chimères, femmes à barbe et hommes emperruqués, Matteo Zimmermann avale et dévale un gradin haut de sept marches comme un Petit Poucet affolé. Même Lady Macbeth (Julie Cloux), levier du mal dans le texte original, est transformée ici en poupée à robe bouffante et visage de craie. Intéressant, ce parti pris fantastique, encore renforcé par une musique énigmatique, interprétée en direct par Christian Garcia. Mais frustrant aussi, car Shakespeare ne pratique pas vraiment une écriture blanche, dénuée de drames et de passions. Et cette part, la valse des influences et des relations, n'est quasiment pas traitée dans cette proposition.

Banquo, l'amitié sacrifiée

Shakespeare, ancêtre de Tchekhov, ce médecin de l'âme qui excelle à décrire les états du moi? Oui, Hamlet est souvent considéré comme le premier héros romantique et Macbeth, comme le porte-drapeau du remords qui dévore. Mais le dramaturge élisabéthain, dont on dit qu'il est cosmique, ne plonge pas uniquement dans les méandres intérieurs. Il convoque aussi le ciel et les éléments, naturels et surnaturels, comme révélateurs ou amplificateurs. Il imagine encore des protagonistes qui représentent



Les personnages de «Macbeth», revisité par Guillaume Béguin, évoluent comme des automates sur un gradin monumental. (STEVE JUNKER)

des enjeux, des valeurs. Dans cette dévoration par l'ambition que raconte *Macbeth*, Banquo (Cédric Leproust), le compagnon assassiné, incarne l'amitié sacrifiée. Tandis que le baron Macduff (Jean-Louis Johannides) figure la droiture, bafouée par le meurtrier sauvage de toute sa maisonnée.

Cette valse des liens n'est pas au cœur du travail de Guillaume

Béguin. Le focus n'est pas mis sur ce terrain humain. Le spectre est plus large, plus... spectral. Tout part d'une faille. Celle qui a vu naître les dieux selon Hésiode et que raconte, en prologue, Julia Perazzini languie et transformée en créature originelle à la pilosité exagérée. Elle parle de ces enfantements compliqués entre la Terre et le Ciel. Des êtres qu'on a créés mais qui restent

cachés, car le père a peur. Il craint la rivalité. D'où l'assaut de Cronos, le petit dernier, qui émascule son géniteur pour se libérer.

Gradin monumental

Le ton est à l'assaut, donc. Dans *Macbeth*, le poignard remplace la serpe, mais le coup vise aussi à se libérer. Sauf que là, il s'agit de se libérer du tourment. Car, depuis

qu'il a rencontré les sorcières qui l'ont vu roi à la place du roi, Macbeth accomplit une prophétie qui le pousse au pire et l'accable ensuite de culpabilité. D'où le fatum qui pèse sur le château obscur. Où les êtres évoluent comme des automates sur ce gradin monumental dont le cœur abrite une chambre-mausolée (décor de Sylvie Kleiber). D'où aussi ces visages filmés de près et projetés

sur un tulle tendu entre la salle et la scène. Faces démultipliées qui racontent le trouble de ce qui échappe. D'où, enfin, cet insert inattendu du *Songe d'une nuit d'été* au moment où Macbeth convie ses seigneurs à un banquet. Sur un lit rouge sang, dans des habits seventies, l'usurpateur et sa lady rejouent les amours ensorcelées écrites par Shakespeare pour un ciel étoilé. Jolie manière de dire que, dans ce *Macbeth* de papier, le conte mène la danse.

SÉLECTION

En manque, de Vincent Macaigne. Jusqu'au 26 mars, Vidy-Lausanne.

Hamlet, où Boris Nikitin dirige le performeur queer Julian Meding. Jusqu'au 26 mars, ECAL.

Se sentir vivant, de Yasmine Hugonnet. Jusqu'au 26 mars, Arsenic.

Otolithes, création de Lorena Dozio avec quatre danseurs. Les 25 et 26 mars, Sévelin.

Un long trépas

Le problème, c'est que le rythme n'y est pas. Les personnages flottent plus qu'ils ne souffrent et l'absence de progression rend l'opération plus plastique que dramatique. C'est beau, mais ça ne vit pas. Tout est un peu prostré, figé, comme un long trépas... En contrepoint, la seule scène éclairée tranche par son animation: c'est le moment de refondation politique, celui où le baron Macduff et le prince Malcolm, fils du roi assassiné, décident de redresser le royaume. Et, du jeu aux lumières, tout raconte cette mission, y compris dans ses contreforts ironiques – type nouvel homme providentiel, jeunesse vitaminée, etc. Guillaume Béguin cherche la leur dans l'obscurité. Il cherche à arracher une image phare à la nuit. C'est un beau projet, qui résonne avec la noirceur contemporaine, mais sa torpeur est trop profonde pour que surgisse la vie. =

Où en est la nuit?, jusqu'au 26 mars, Vidy-Lausanne, www.vidy.ch

Programme commun, jusqu'au 2 avril, Lausanne, www.programme-commun.ch

Spectacles

Publié à 16:09

Pourquoi peut-on tout se permettre sur scène avec le théâtre de Shakespeare?

Théâtre: Shakespeare, théâtre à tout faire Vertigo / 4 min. / hier à 16:35

William Shakespeare est à l'honneur sur les scènes romandes. Trois de ses pièces de théâtre ont été montées par des Suisses. Point commun: les metteurs en scène prennent beaucoup de liberté avec le texte original du célèbre dramaturge anglais.

Pourquoi avec Shakespeare peut-on tout se permettre ou presque, alors que les classiques français – Corneille, Racine, Molière – sont généralement respectés à la lettre?

"Hamlet", "Macbeth" et "Le songe d'une nuit d'été". Trois pièces célèbres signées William Shakespeare à l'aube du 17e siècle. Les trois spectacles tournent en Suisse romande ou viennent d'être représentés au festival lausannois Programme Commun. Le spectateur qui penserait retrouver la prose baroque du dramaturge anglais serait surpris.

Un jeune Hamlet allemand

Ainsi, de "Hamlet", le metteur en scène bâlois Boris Nikitin n'a gardé... que le titre, la célèbre citation (être ou ne pas être) et un certain regard sur la folie supposée du personnage principal. En fait de Hamlet, on découvre sur scène un jeune Allemand rasé de près, y compris les sourcils. Plus proche du skinhead queer que du prince du Danemark, Julian Meding raconte son histoire. Vraie? Inventée? Le spectacle maintient l'ambiguïté de cette confession troublante et fascinante. Y compris lorsque le protagoniste parle de son séjour en hôpital psychiatrique et de son besoin de "lancer des pierres contre les vitres pour se prouver qu'il a la capacité de modifier la réalité."

>> À voir, le teaser du spectacle "Hamlet":

Cet Hamlet germanique présenté à l'ECAL de Lausanne se veut une réflexion sur la folie comme prise de liberté sur la société: qui est déclaré fou, joue ensuite selon ses propres règles, nous rappelle Hamlet.

Un "Macbeth" revisité

Prenons ensuite "Macbeth", ce noble guerrier écossais qui va assassiner, jusqu'à la folie et l'anéantissement, tout ce qui se présente entre lui et le trône. Le metteur en scène Guillaume Béguin a conservé les deux tiers du propos originel, mais a rajouté au texte shakespearien des extraits d'autres pièces du grand William, plus la légende de l'invention du Monde selon la tradition antique grecque. "Macbeth" devient alors "Où en est la nuit?".

Créée à Vidy-Lausanne dans le cadre du festival Programme Commun, cette version se présente dans une scénographie sombre et imposante qui évoque la tragédie ou l'opéra contemporain. Le texte ainsi remanié n'est pas toujours d'une clarté folle, mais après tout, Macbeth lui-même ne sait plus très où il en est lorsque des sorcières lui prédisent son avenir sous forme d'énigme ou que les spectres de ses victimes lui apparaissent...

>> À voir, le teaser du spectacle "Où en est la nuit?"

Pour le metteur en scène Guillaume Béguin, le fait que le texte original soit en anglais et que les traductions soient multiples et souvent différentes, permet aussi une certaine liberté dans la recréation de cette pièce. À l'inverse, le

côté patrimonial et versifié du théâtre classique français retient souvent les metteurs en scène francophone de refondre textes et histoires.

Autre différence avec le théâtre classique français, qui respecte le plus souvent l'unité de temps et de lieu, le théâtre de Shakespeare aime la bougeotte et l'action dans les lieux les plus divers et parfois les plus imaginaires.

"Le Songe d'une nuit d'été" dans un camion-chapiteau

Enfin, voici une pièce plus légère, plus magique également: "Le Songe d'une nuit d'été" où quatre amants perdus dans une forêt mystérieuse boivent à leur insu des philtres d'amour mélangés...

La comédienne et metteuse en scène Isabelle Bonillo présente ce spectacle dans toute la Suisse romande avec son camion-chapiteau. Avec sa troupe de cinq comédiens (pour une vingtaine de personnages dans la pièce d'origine), Isabelle Bonillo est d'abord partie de sa mémoire. En racontant à des amis cette histoire en une quinzaine de minutes. Le texte original est ensuite revenu nourrir cette histoire "repensée pour s'adresser à un public d'aujourd'hui".

Thierry Sartoretti/Id

"Macbeth", retitré "Où en est la nuit?" se joue le 30 mars au TPR de La Chaux-de-Fonds et du 4 au 9 avril à la Comédie de Genève.

"Le Songe d'une nuit d'été" se joue du 31 mars au 2 avril au Théâtre de la Poudrière à Neuchâtel. Le 21 mai au Shakespeare Festival de Lausanne, du 7 au 10 juin au Théâtre de l'Echandole à Yverdon. Et enfin du 30 juin au 2 juillet au Théâtre du Galpon à Genève.

L'univers sensible de Guillaume Béguin se déploie en finesse dans *Où en est la nuit?*, adaptation de l'œuvre shakespearienne, à voir au TPR et à la Comédie après Vidy

Macbeth, au fil de l'amour

CÉCILE DALLA TORRE

Théâtre ▶ Il y a une sorte de beauté à l'état pur dans cette tragédie barbare qu'est *Macbeth*, adaptée par Guillaume Béguin sur le grand plateau de Vidy la semaine passée (dans le cadre du Programme Commun), et à voir ce soir au TPR de La Chaux-de-Fonds avant la Comédie de Genève. Car *Où en est la nuit?* fait avant tout parler l'amour et la poésie de Shakespeare dans cette œuvre en vers où les jeux de pouvoir, la violence et le meurtre se dissipent dans le chaos d'aujourd'hui et dans une douce présence féminine davantage qu'ils ne révèlent la désharmonie baroque d'alors et sa masculinité guerrière.

Depuis le début de ses recherches entreprises avec sa compagnie De jour comme de nuit il y a dix ans, Guillaume Béguin, comédien de formation, né en 1975 à La Chaux-de-Fonds, propose des mises en scène exigeantes en relayant les tourments de l'humanité. Ce n'est pas tant le Macbeth sanguinaire et assoiffé de pouvoir (Matteo Zimmermann) qu'il dépeint ici, même si Macbeth, général de l'armée du Roi d'Ecosse (qui passe du bomber au costume), commettra bel et bien des méfaits, à commencer par l'assassinat de Duncan (Véronique Alain), son monarque, pour gouverner à sa place. Il y est encouragé par sa femme, Lady Macbeth (Julie Cloux), et par les voix des sorcières lui soufflant de devenir roi et d'enfanter – elles s'adressent en même temps à son comparse Banquo (Cédric Leproust), que Macbeth devra aussi éliminer une fois le régicide commis.

Ordre cosmogonique

C'est plutôt un Macbeth embourbé dans son incapacité à procréer, et peut-être à admettre sa virilité, que met en lumière cette mise en scène onirique et sensible, servie par la compo musicale de Christian Garcia, à la guitare électrique, pour accompagner le jeu des interprètes tout au long de la représentation. On y compte autant de comédiennes (dont certaines jouant des hommes) que de comédiens (Jean-Louis Johannides et le jeune et



Où en est la nuit, version onirique et sensible de *Macbeth* signée Guillaume Béguin. STEVE IUNCKER

néanmoins talentueux Maxime Gorbachevsky fraîchement diplômé de la Manufacture complètent la distribution).

Il faut aller chercher ailleurs que dans *Macbeth*, plus courte pièce de Shakespeare, ce qui déplace la focale, comme l'a fait Guillaume Béguin. En contrepoint aux preuves d'amour physique qui font défaut au sein du couple despotique de Macbeth, se joue notamment cette scène du *Songe d'une nuit d'été* où Hermia et Lyandre brûlent d'un désir ardent.

Guillaume Béguin a aussi emprunté au poète grec Hésiode les mots tirés de *La Théogonie*, portés par la comédienne Julia Perazzini, figure féminine aux seins bandés et munie d'une barbe postiche (comme dans *Le Théâtre sauvage*, la précédente mise en scène de Guillaume Bé-

guin). C'est ce nouvel ordre cosmogonique façonné par les dieux après le chaos originel qui nous introduit d'abord dans l'univers poétique de *Macbeth*. On en retient surtout la castration du père par son fils Kronos («il saisit la grande, longue serpe aux crocs durs, et avec élan, des couilles de son père il fait moisson»).

Clair-obscur

Les gros plans sur la comédienne reviennent souvent comme un spectre, projetés sur un écran ajouré qui s'interpose subtilement entre les acteurs et la salle. On plonge ainsi dans une autre lecture de l'œuvre de Shakespeare, qui intrigue et déboussole autant qu'elle séduit et éblouit par ses lumières tout en clair-obscur et l'épure d'un décor conçu par la fidèle Syl-

vie Kleiber. «Où en est la nuit?», entend-on résonner devant ce temple noir formé par un immense gradin qui s'élève comme une pierre tombale jusqu'au ciel.

Une lecture qui nous sème souvent entre les personnages de l'œuvre, dont Guillaume Béguin a lui-même estompé volontairement certains contours avec sa dramaturge Michèle Pralong. Le personnage de Ross, un seigneur, voix annonciatrice du sort funeste de Macbeth, magnifiquement campé par Caroline Gasser en costume et cheveu ras, en est un bel exemple. Avec ce *Macbeth* sensuel et délicat, Guillaume Béguin fait entendre la poésie du texte d'une voix univoque. |

En tournée: ce soir au Théâtre populaire romand (TPR), La Chaux-de-Fonds, www.tpr.ch; puis du 4 au 9 avril à la Comédie, Genève, www.comedie.ch

🕒 30.03.2017, 00:01

Le théâtre intime de Macbeth



Guillaume Béguin sonde l'imaginaire de Macbeth. SP

PAR RÉD

LA CHAUX-DE-FONDS - Guillaume Béguin propose «Où en est la nuit?», une relecture de «Macbeth».

«Où en est la nuit?», s'inquiète constamment Macbeth. Macbeth, chef de l'armée écossaise, qui sur sa route a croisé trois sorcières lui prédisant qu'il montera sur le trône. Macbeth qui, avec son épouse, a fait couler le sang de son propre roi.

Et si les sorcières n'existaient que dans l'esprit de Macbeth? Et s'il n'était pas leur jouet, mais ne faisait qu'exprimer par leur bouche son théâtre intime? C'est parce que Macbeth se rêve roi qu'il le devient, postule Guillaume Béguin, qui propose sa relecture de la tragédie ce soir à La Chaux-de-Fonds. Le metteur en scène d'origine neuchâteloise a donc choisi de faire du «héros» de Shakespeare un être débordé par son imagination, connecté au monde par une sensibilité exacerbée, stérile et destructrice. «Où en est la nuit?» Macbeth sait que le jour viendra effacer son cauchemar et l'effacer lui-même...

Dans le sillage de ses dernières créations - «Le baiser et la morsure», «Le théâtre sauvage» - Guillaume Béguin s'intéresse ici au rôle de l'imaginaire et de la fiction dans la formation de notre identité humaine. RÉD

t h é â t r e

comédie de genève

Où en est la nuit ?

Macbeth, pièce en vers de Shakespeare, nous parle de pouvoir, d'imagination, de folie, de poésie. Le personnage éponyme est un monstre qui nous fait horreur et pitié, qui nous touche aussi peut-être, comme tous les perdants. Le metteur en scène suisse Guillaume Béguin et sa compagnie Compagnie de nuit comme de jour apportent un éclairage personnel aux célèbres voix et visions de Macbeth en lui en attribuant la paternité. A voir début avril à la Comédie de Genève après le Théâtre de Vidy puis le TPR à La-Chaux-de-fonds fin mars.

Vous avez choisi une approche originale de la pièce de Shakespeare, selon laquelle Macbeth n'est pas le jouet mais l'artisan des voix qu'il entend.

Le surnaturel est au centre de *Macbeth* et à l'époque de Shakespeare le public était subjugué et très impressionné par les sorcières. Puisqu'on ne croit plus aux sorcières, j'ai coupé tout le surnaturel auquel on n'adhérerait plus aujourd'hui. Macbeth entend des voix, auxquelles s'ajoutent ses propres fantasmes. Comme c'est un être ultrasensible, il « recycle » tout ce qu'il entend. N'oublions pas qu'il revient de la guerre en héros quasi surnaturel. Bien que triomphant, il est très éprouvé par la violence qu'il a provoquée et reçue. De plus, il porte le deuil des enfants morts qu'il a eus avec Lady Macbeth. Cette accumulation de remords, de regrets et d'épreuves le conduisent à inventer une prédiction qui le concerne.

A quel moment Macbeth se laisse-t-il déborder par les images ?

C'est un poète maléfique, happé par ses fantasmes. Il produit beaucoup d'images, chaque vers de la pièce en contient plusieurs, mais il est utilisé par les autres. Macbeth a de l'imagination mais il gère mal la communication. C'est Lady Macbeth qui canalise les images: à deux ils peuvent passer à l'acte. Ils sont les deux parties d'une même psyché.

Pourquoi l'échec au moment où il croit être arrivé ?

Pour plusieurs raisons. D'abord il y a les deux meurtres, ceux du roi Duncan puis de Banquo, celui qui est son égal, avec qui il a fait la guerre. Ensuite parce qu'il atteint son niveau d'incompétence lorsqu'il accède au pouvoir. Trop faible, victime de son imagination, Macbeth n'est pas fait pour gouverner. Enfin, parce que l'ascen-

sion est peut-être plus l'objectif que le pouvoir lui-même.

Vous suggérez là un parallèle avec l'actualité politique.

Macbeth est une figure de transition, un « fusible ». Le roi Duncan représente l'ancien monde, il est renversé par Macbeth qui prend le pouvoir qui est lui-même écarté par le nouveau venu Malcom qui après s'être déclaré incompetent à l'acte IV affirme être meilleur que celui qu'il renverse. La cour du roi Duncan, complice, favorise cette évolution du monde. Macbeth ne règne en tout et pour tout que quelques semaines. Comme on le voit, l'Histoire se répète. Dans un monde en plein changement, l'actuel président français pourrait être cette figure de transition, et le président américain celle d'un ordre nouveau.

Quel est le rôle de Lady Macbeth ?

Elle forme avec son époux un couple qui ne sait plus comment canaliser son amour, en l'absence d'enfants qui le prolongent. L'accession au pouvoir est leur façon de canaliser leur libido. Ensemble ils jouent des saynètes lors du banquet qui devrait célébrer le triomphe de Macbeth, pour maîtriser son imagination, mais les spectres apparaissent, annonçant la chute.

Quelles libertés avez-vous prises avec le texte de Shakespeare ?

Quatre-vingt-cinq pour cent de la pièce proviennent du texte original. J'ai emprunté à la *Théogonie* d'Hésiode le prologue. Il s'agit d'un texte fondateur de notre culture. Pour mémoire, Chronos, fils du ciel et de la terre, est une figure de transition entre les anciens dieux et le monde moderne. Symboliquement il doit tuer le père pour prendre sa place. Il mange ses enfants sauf Zeus qui se sauve. Ce prologue remplace en quelque sorte les sorcières.

J'ai aussi pris la liberté d'ajouter trois petites scènes du *Songe d'une nuit d'été*, des sonnets de Shakespeare sur l'amour, et quelques autres petits emprunts à d'autres pièces du dramaturge anglais, ce sera une sorte de jeu de piste. *Où en est la nuit ?* parle ainsi d'aujourd'hui en plus de l'histoire de Macbeth, à l'image de Shakespeare qui introduit plusieurs niveaux, le réalisme, le surnaturel, le poétique.

Propos recueillis par Laurence Tièche-Chavrier

Où en est la nuit ? d'après *Macbeth* de William Shakespeare, Comédie de Genève, du 4 au 9 avril 2017, www.comedie.ch et 022 320 50 01

20



« Où en est la nuit ? » photo de répétition © Fatman

Spectacles

Où en est la nuit?

Et si Macbeth était un enfant égaré dans un château trop sombre et trop grand? Un petit garçon contraint à de viles actions et qui fait et refait cent fois le compte de ses effrois? C'est ce fil que tire Guillaume Béguin dans sa relecture de la tragédie. Dans une nuit de théâtre, au milieu d'une assemblée de chimères, Matteo Zimmermann avale et dévale un gradin haut de sept marches comme un Petit Poucet affolé. Même Lady Macbeth (Julie Cloux), levier du mal dans le texte original, est transformée en poupée à robe bouffante et visage de craie. Intéressant, ce parti pris fantastique, encore renforcé par une musique énigmatique, interprétée en direct par Christian Garcia. Mais frustrant aussi, car Shakespeare ne pratique pas vraiment une écriture blanche, dénuée de passion. Et cette part, la valse des relations, est peu traitée dans cette proposition. ● M.-P. G.

GENÈVE. Comédie. Du 4 au 9 avril.
www.comedie.ch

Replay



JEUDI 06 AVRIL 2017

Le Journal de la Culture

présenté par Zelda Chauvet

Et si nous allions au théâtre? Le JDC vous entraîne au coeur de la création de Guillaume Béguin, présentée à la Comédie. L'occasion de réfléchir au rôle du théâtre et au voyage auquel il participe. De la Comédie, au TMG en passant par l'adc Genève, il sera question de rêve autant que de réalité.

[Page de l'émission](#)[Commander le DVD](#)[Partager](#)[Intégrer sur votre site](#)

★★★ Un Béguin pour l'obscur Critique

Katia
Berger



Où en est la nuit?

Depuis son origine simienne et jusqu'à son déclin fatal, l'humanité tâtonnerait en somnambule dans une nappe de brume enténébrée, une poisse épaisse que zèbrent de fulgurants jets de lumière. De son *Baiser et la morsure* à ce *Où en est la nuit?* créé à Vidy, le Chaux-de-Fonnier Guillaume Béguin affine sa vision d'une race humaine mi-mâle mi-femelle, velue et divine, soulevée par intermittence d'une fange où nul savoir n'abolira sa faute. Après Martin Crimp, Jon Fosse ou Rebekka Kricheldorf, le metteur en scène eût pu extraire le charbon chez

Dostoïevski. Mais c'est en Shakespeare et son *Macbeth* qu'avec sa compagnie De nuit comme de jour il creuse aujourd'hui son puits. D'une scénographie signée Sylvie Kleiber, qui érige de hautes marches du pouvoir sur lesquelles s'incrudent de spectraux gros plans vidéo, se détachent le roi hanté par ses sanglantes chimères (Matteo Zimmermann), son amoureuse Lady (Julie Cloux), et ses dignitaires triomphants ou victimes (Jean-Louis Johannides, Cédric Leproust). Y retentissent en écho lointain les bruits et fureurs que Christian Garcia arrache à sa guitare électrique. S'y narre encore l'atemporelle *Théogonie* livrée par Hésiode voici 2800 ans. En 2 h 45 de ravissement esthétique, si l'écriture shakespearienne voyage cahin-caha de l'indistinct au limpide, les projecteurs distribuent leur clair-obscur sans accroc. Tout à l'œuvre au noir qui l'enveloppe, Béguin, lui, en perd de vue les yeux plissés du public.

**La Comédie, jusqu'au
9 avril, 022 320 50 01
www.comedie.ch**



Théâtre: "Où en est la nuit?" d'après "Macbeth" de Shakespeare, mise en scène de Guillaume Beguin

12



Télécharger



Ajouter à la playlist



Partager

Emission entière	56:13
1 Cinéma: "Corporate" de Nicolas Silhol	06:41
2 Série: "The Americans" de Joe Weisberg	10:53
3 Théâtre: "Alpenstock", texte de Rémi de Vos et mise en scène d'Axel de Booseré et Maggy Jacot	07:26
4 Série: "Love" de Judd Apatow, Paul Rust et Lesley Arfin	12:18
5 Cinéma: "Double peine" de Léa Pool	05:53
6 Théâtre: "Où en est la nuit?" d'après "Macbeth" de Shakespeare, mise en scène de Guillaume Beguin	08:31
7 ■◀ Le film "Corporate" sous l'œil de nos critiques	01:11
8 ■◀ "Love" sous l'œil de nos critiques	01:19

L'Atelier critique

L'actualité de la critique théâtrale en Suisse romande

La nuit tombe sur l'Écosse

Par [Marek Chojecki](#)

Où en est la nuit ? / Mise en scène de Guillaume Béguin / Par la Compagnie de nuit comme de jour / La Comédie / du 04 avril au 9 avril 2017 / [Plus d'infos](#)



« *Le noir est clair* » disent les sorcières de Macbeth. Où en est la nuit ? de Guillaume Béguin propose une adaptation libre de Macbeth de Shakespeare dans laquelle le metteur en scène nous invite à regarder le noir pour réussir à y voir un peu plus clair. Mais il arrive aussi que le noir reste noir.

À l'origine de ce spectacle, il y a l'histoire shakespearienne d'un général de l'armée écossaise, Macbeth, qui rencontre lors de son retour de guerre trois sorcières. Elles lui prédisent la gloire et la couronne. Cette prophétie empoisonne l'esprit de Macbeth ainsi que celui de sa femme, Lady Macbeth, et les pousse au régicide pour atteindre le trône. Leurs actes criminels ne sont cependant pas sans

conséquence ; peu à peu la culpabilité et la suspicion les font sombrer dans la folie ; après un court règne, Lady Macbeth met fin à ses jours, alors que Macbeth succombe à la démence face aux nobles venus chercher justice.

La lecture de cette tragédie de Shakespeare est ici proposée dans un décor qui se compose principalement d'escaliers géants, qui s'étendent sur toute la largeur de l'arrière-scène, durant toute la pièce. Un mécanisme permet de créer une ouverture au milieu de ces escaliers, offrant ainsi une entrée sur la scène. Les grands escaliers font aussi office d'écran pour la projection vidéo – un procédé utilisé abondamment tout au long du spectacle – et que le spectateur peut regarder en même temps que le jeu des comédiens à l'avant-scène. La vidéo est un élément clé, les acteurs se filmant eux-mêmes avec des caméras portables sur la scène, et même dans les coulisses, augmentant par là l'espace de l'action. Le quatrième mur est rapidement brisé. Des techniciens entrent parfois sur scène avec leur casque et leur micro pour changer l'emplacement des décors et des accessoires. Autre invité : un musicien qui durant la moitié du spectacle compose en *live* musiques et bruitages avec sa guitare électrique. Il participe à la création d'une atmosphère oppressante, car la musique, quasiment omniprésente, est souvent faite de sons désagréables.

Guillaume Béguin réinterprète les personnages présentés par Shakespeare en brouillant délibérément les identités sexuelles. Il respecte à la lettre la description des sorcières comme des « femmes barbues ». Cette esthétique transgenre teinte l'ensemble des personnages. Certains nobles sont ostensiblement interprétés par des actrices dotées de fausses barbes, quand certains personnages féminins, comme Lady Macduff, sont interprétés par des acteurs. Le costume de Macbeth crée un effet de contraste, ses longs cheveux ébouriffés et sa grande barbe lui donnent un aspect préhistorique, alors que ses habits, un gilet militaire au début, puis un costume noir lorsqu'il devient roi, sont contemporains. Des éléments contradictoires du même ordre habillent les autres acteurs, sans doute

pour qu'il soit impossible de les fixer dans le temps ou dans l'espace, mais le caractère composite des costumes donne l'impression d'un choix aléatoire.

L'interprétation libre de *Macbeth* que propose Guillaume Béguin présente plus généralement un univers scénographique dont on peine à déceler la cohérence interne. Toute la première partie de la pièce se déroule dans différents lieux, entre le champ de bataille, le château du roi et enfin celui de Macbeth. Ces lieux sont ici représentés par les mêmes éléments de décor : un dortoir avec quelques lits simples disposés sur la scène. Les acteurs se couchent dans des lits ou s'asseyent sur des chaises et semblent ainsi disparaître aux yeux des autres qui continuent à jouer debout. Un choix qui retire toute idée d'intimité des personnages et la possibilité de monologues adressés seulement à eux-mêmes. Certaines tirades tragiques de Macbeth, comme celle où se précise son intention de tuer Duncan avec la fameuse vision d'une dague invisible, perdent de leur intensité, ainsi prononcées au milieu d'un dortoir encombré d'acteurs. Lorsqu'on commence enfin à discerner l'univers de ce spectacle, le couronnement de Macbeth marque une rupture. À partir de ce moment-là, les lits sont enlevés, le musicien disparaît et le hors-scène retrouve sa place derrière les coulisses.

La direction des acteurs est également difficile à comprendre au premier abord. Leur jeu est particulièrement neutre, surtout là où l'on s'attendrait à voir jaillir des émotions. Tout semble prononcé sans excès et l'on est particulièrement choqué lorsque Macbeth, après avoir tué le Roi Duncan, annonce « c'est fait » sans aucune émotion apparente. Ce n'est pourtant pas le jeu d'un Macbeth froid et insensible, on y voit plutôt de la stupidité, de la naïveté ou de l'inconscience. On ressent de la frustration et de l'impatience face à ce volontaire manque d'expressivité. On doit se contenter de brefs haussements de voix de Lady Macbeth : dans cette atmosphère impassible, ils sont appréciés avec soulagement.

Ce choix est lié à la démarche de Guillaume Béguin qui veut faire du personnage de Macbeth une figure de transition. Il se réfère au livre d'Elias Canetti, *Masse et Puissance*, dans lequel il est question de tribus africaines qui choisissent au hasard un homme de très basse condition pour le nommer « roi pour rire » durant une semaine de transition entre deux rois. Cette vision burlesque de Macbeth est poussée à l'extrême lorsque durant la scène du banquet royal en son honneur, lui et Lady Macbeth arrivent, excessivement maquillés, et vêtus d'habits kitschs de toutes les couleurs. Ce moment du spectacle est le fruit d'un vrai re-travail dramaturgique : au lieu de représenter la scène de fête attendue, Guillaume Béguin et Michèle Pralong ont inséré un extrait du *Songe d'une nuit d'été*, que Macbeth propose alors à ses invités. Il impose à ses convives de jouer les rôles de Démétrius, Hermia, Lysandre et Héléna. Tout y semble malsain, entre le mauvais jeu de ces convives, l'excès de zèle qui se traduit par une réelle tentative de viol d'Hermia par Demetrius, le tout régulièrement interrompu par les crises d'angoisse et les visions de Macbeth. Cette vision du théâtre sans réflexion, nu et malsain proposé par Macbeth met mal à l'aise. Ce « roi pour rire » arrive même à faire rire la salle au moment de sa mort, symbolisée simplement par le fait que Macduff le pousse hors de la scène en direction des spectateurs : son temps de jeu est ainsi terminé.

Autre modification par rapport au texte original : le spectacle de Guillaume Béguin propose d'emblée une réflexion sur l'amour. Le spectacle commence avec un texte interprété par un personnage nu, seul sur scène, qui rappelle la théogonie grecque, le récit de la genèse des dieux de Ouranos à Kronos, en accentuant particulièrement la présentation des dieux de l'amour, Éros et Aphrodite. Ce prologue centre donc le spectacle sur le couple de Macbeth et Lady Macbeth. Cependant, le jeu très neutre des acteurs ne montre aucune interaction entre eux, et on a de la peine à voir le développement d'une relation, ou même un lien amoureux entre les deux personnages principaux. La mort de Lady Macbeth se passe sur scène, sous les yeux de Macbeth, qui ne semble pas s'en préoccuper plus que cela. Cette sobriété semble induite par le texte original dans lequel Macbeth déclare presque indifféremment : « Elle aurait dû mourir dans un autre temps ». Développer la question de l'amour dans une mise en scène qui réduit au maximum l'expressivité des acteurs avait sans doute pour but de provoquer un effet de contraste ; cela peut tout de même brouiller la réception.

Durant 2h45 cette interprétation libre de *Macbeth* peine à faire émerger un fil conducteur. Des questions restent en suspens et semblent irrésolues. L'incompréhension du spectateur face aux cruels actes de Macbeth dans la pièce de Shakespeare se lie à l'incompréhension de ce que l'on voit ici sur la scène. Au titre interrogatif de la pièce *Où en est la nuit ?* on est tenté de répondre : « je ne sais pas ».

TRADUIRE LES PIÈCES DE SHAKESPEARE

UNE MISSION (VRAIMENT) IMPOSSIBLE?



THÉÂTRE DE VIDY, LAUSANNE. «OÙ EN EST LA NUIT», TIRÉ DE MACBETH DE SHAKESPEARE, PAR LE METTEUR EN SCÈNE GUILLAUME BÉGUIN.

© COURTESY STEEVE JUNCKER / MARS 2017

Le dramaturge anglais est régulièrement à l'affiche dans les théâtres romands. Avec «Où en est la nuit», tiré de Macbeth, le metteur en scène Guillaume Béguin a voulu rendre plus compréhensible la langue de Shakespeare. PAR KATHINKA ALOISE

«**T**alI pagh taIHe'. DaII mu'lhaghvram v'lgelms.» Cette traduction pour le moins surprenante, dans l'une des langues de *Star Trek* (le Klingon), du célèbre *To be or not to be*. That is the question illustre l'immense popularité dont jouissent les pièces de Shakespeare depuis plus de quatre siècles. Si nous sommes nombreux à avoir déjà lu *Hamlet*, *Macbeth* ou encore *Roméo et Juliette*, combien sommes-nous à avoir abordé ces classiques dans leur version originale?

Les mots de Shakespeare nous parviennent le plus souvent par le biais de la traduction. Et parce que les langues ne sont pas des nomenclatures — c'est-à-dire une simple série d'étiquettes, que l'on pourrait coller sur les objets d'une autre langue — mais qu'elles précèdent le monde d'une certaine façon au détriment d'une autre, la traduction implique forcément une forme d'échange entre les cultures et entre les différentes manières d'imaginer le monde. Comme en témoigne admirablement ce dialogue entre deux Indiens parlant des visages pâles à la fin du spectacle de Romeo Castellucci, *De la démocratie en Amérique*, le 2 avril dernier au Théâtre de Vidy, à Lausanne: «Leurs mots ne disent pas nos choses.»

Le chercheur florentin Alessandro Serpieri s'est ainsi penché en 2010 sur les différentes versions existantes de *Hamlet* (les fameux *Quartos* Q1, Q2 et F), démontrant que toute traduction de la fameuse pièce est le résultat d'un double choix préliminaire: à la fois le choix d'une version du texte (Q1, Q2 ou F) au détriment d'une autre, mais également le choix de variantes à l'intérieur même d'un seul texte. À l'époque de la Renaissance, les textes n'avaient pas un statut définitif mais étaient considérés comme des écrits fluides, souvent le fruit de plusieurs auteurs différents et au sein desquels chaque scribe pouvait amener de légères variantes.

LE PASSÉ, UN PAYS ÉTRANGER

L'autre difficulté à prendre en compte, lorsque l'on se penche sur les enjeux liés à la traduction, est celle de l'évolution des langues. Le sémiologue italien Umberto Eco, disparu en février 2016, estime à cet égard que les traductions vieillissent (et souvent plutôt mal), donc qu'elles doivent sans cesse être modernisées. Cette métaphore du passé vu comme un pays étranger — nécessitant donc une traduction — est au cœur du débat: faut-il entièrement réécrire l'œuvre de Shakespeare dans un anglais plus moderne? Certains pensent que la langue utilisée par le dramaturge n'est pas très différente d'une langue «étrangère», puisque personne aujourd'hui ne parle l'anglais de la fin

du XVI^e ou du début du XVII^e siècle. Mais la traduction dans une langue étrangère des pièces de Shakespeare n'aurait-elle pas le dessus, finalement, sur la version originale de celles-ci? C'est, du moins, ce que pense le metteur en scène Guillaume Béguin, dont le récent spectacle, *Où en est la nuit*¹, est tiré de *Macbeth*: «Je me demande si on n'a pas un accès plus direct à Shakespeare grâce à la traduction de Jean-Michel Déprats que les anglophones d'aujourd'hui qui le lisent dans l'anglais du dix-septième siècle.»

Dans sa volonté de s'approprier la langue de Shakespeare pour la rendre plus compréhensible, Guillaume Béguin est souvent revenu à la version de Jean-Michel Déprats, traducteur de l'œuvre de Shakespeare dans la prestigieuse édition de La Pléiade. «En voulant simplifier, on finit par compliquer les choses! Il faut dédramatiser le rapport à la langue et accepter qu'on ne peut pas tout comprendre. Si l'analyse rationnelle ne permet pas d'éclaircir certains passages, cela se résout souvent lorsqu'on passe au langage oral, grâce au rythme.»

Jean-Michel Déprats souligne l'importance de traduire les pièces en termes de potentiel scénique avant toute chose. Traduire pour le théâtre a davantage trait au dramatique qu'au linguistique, selon lui, puisqu'une troisième langue survient entre la langue source et la langue cible: celle de la représentation scénique. Il s'agit bien d'écouter une voix, et de la traduire pour les muscles, les nerfs et les poumons des acteurs qui diront le texte. C'est la respiration, la scansion et le rythme contenus dans les vers de Shakespeare qui importent plus que leur traduction «littérale» car ce sont bien ces éléments, en définitive, qui donneront vie à la pièce. Jean-Michel Déprats estime que les mots d'une pièce contiennent des incitations musculaires imperceptibles et des indices impliquant déjà les gestes que fera l'acteur, gestes qui seraient au fond programmés, décrits ou suggérés par le dialogue lui-même. Il distingue ainsi clairement les traductions qui portent la dimension scénique en elles et celles, au contraire, que la scène doit porter en forçant les acteurs à les rendre théâtralement viables.

Alors qu'il n'est ni metteur en scène, ni critique, Jean-Michel Déprats considère que le traducteur est, de fait, le premier interprète d'une œuvre, au sens musical du terme. Toute traduction est une interprétation car, du mot au geste et du geste au mot, le lien est toujours ouvert et dialectique. Ainsi une bonne traduction est celle qui existe indépendamment de toute référence à une mise en scène en particulier. La traduction est l'art de l'infinie variété, tout comme le théâtre, lieu d'expérimentation et de métissage par excellence. Guillaume Béguin parle de la traduction de *Macbeth* par Déprats comme étant «atemporelle», se prêtant à une multitude de mises en scène possibles.

Est-ce aussi le cas de la traduction d'Ariane Mnouchkine, dont la couverture du livre mentionne explicitement «*Macbeth*, une tragédie de William Shakespeare, comme elle est actuellement jouée au Théâtre du Soleil, 2014»? La metteuse en scène française utilise en tout cas des mots plus modernes que ceux de Déprats, tels que «stores» (acte I, scène 3), ou «faire la bombe» (acte II, scène 3). Elle féminise aussi certains rôles (le messager de la scène 5 à l'acte I devient ainsi une servante) et privilégie souvent des tournures féminines aux tournures masculines proposées par Jean-Michel Déprats: «le cerveau engourdi» de l'acte I, scène 3, devient «une cervelle lente», «le martinet» de l'acte I scène 6 devient «une hirondelle».

«RENDRE LA MISE EN SCÈNE POSSIBLE»

Pour autant, la version d'Ariane Mnouchkine donne-t-elle l'impression d'être moins «atemporelle» que celle de Jean-Michel Déprats? Elle semble en tout cas plus proche de notre langage moderne, elle est plus directe aussi, comme si elle se risquait davantage à des tournures scéniquement efficaces en inventant des nouvelles formes (ainsi par exemple «à rebours de son usage naturel» devient simplement «de façon anormale» à la scène 3, acte I).

Si les pièces de Shakespeare suggèrent bel et bien des gestes précis, elles ne dictent pas pour autant le mouvement exact du corps ni l'inflexion de la voix. Elles ne disent ni ne résolvent rien, car «la traduction doit rester ouverte, permettre le jeu, mais ne pas en dicter un, être animée par un rythme, mais ne pas en imposer un. Traduire pour la scène, ce n'est pas traduire le texte en vue de ce qu'on espère montrer, de comment on jouera ou qui jouera. Ce n'est pas devancer, prévoir ou proposer une mise en scène, c'est rendre celle-ci possible»².

Ainsi, à chaque fois que l'on met en scène une pièce de Shakespeare, on fait inévitablement de lui notre contemporain, en insufflant à ses textes, encore et encore, une nouvelle vie portée par les muscles, la voix, le cœur et le corps tout entier des acteurs sur scène. Traduire ses pièces devient alors une mission possible.

¹ «Lausanne Shakespeare Festival», du 19 au 21 mai 2017 à la Grange de Dorigny. Six spectacles et divers ateliers donnés gratuitement dans le cadre du festival. Programme complet sur: www.lausanneshakes.com

² Pièce représentée au Théâtre de Vidy, à Lausanne, du 22 au 26 mars derniers, au Théâtre populaire romand (TPR) de La Chaux-de-Fonds, le 30 mars dernier, et du 4 au 9 avril à la Comédie de Genève.

³ Jean-Michel Déprats, *Traduire Shakespeare pour le théâtre*, Théâtre/Public, n° 44, mars-avril 1982, p. 48.